

VARIÉTÉS.

LETTRE A Mgr GRANDIN, ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT.

Paris, le 20 mai 1883.

MONSEIGNEUR,

On nous dit ici que dans quelques semaines Saint-Albert sera en fête. Vos diocésains : Missionnaires, religieuses, orphelins, riverains de la Saskatchewan et des lacs, coureurs des bois et voyageurs des prairies, sauvages et civilisés, s'apprêtent à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la préconisation et du sacre de leur évêque. Il y aura du monde à Saint-Albert comme on n'en a jamais vu ; non pas par toutes les routes, car les voies carrossables doivent être rares chez vous, mais de tous les points de l'horizon on verra déboucher et accourir, alertes et joyeux, des gens de tout âge et de toute religion, chargés de cadeaux destinés à honorer vos *noces* d'argent, et surtout avides de recevoir votre bénédiction. Mieux encore : un grand archevêque dont vous fûtes le coadjuteur viendra, dit-on, du Manitoba, et franchira la distance de trois cents lieues qui sépare Saint-Boniface de Saint-Albert, pour être à vos côtés et vous présenter à la foule ; enfin, toujours d'après les on-dit, un évêque du Canada, jeune et aimable, ami des Oblats qui le vénèrent, se joindra à ce cortège. Il y aura grande liesse au pays lointain dont vous êtes l'évêque.

Voilà un merveilleux programme. Nous en sommes ravis dans notre vieille Europe et c'est à n'y pas croire. Est-ce simplement une légende tissue par l'affection

filiale, exagérée comme un conte oriental, ou bien est-ce, dites-moi, une nouvelle, sérieuse aujourd'hui et qui demain sera de l'histoire? Ah ! Monseigneur, tirez-nous d'embarras au plus vite et racontez-nous, sans tarder, ces belles fêtes, ou faites-nous donner par quelque *reporter* de votre entourage une description pittoresque de tout ce qui va se faire et se dire ; en un mot, de tout ce qu'on verra bientôt à Saint-Albert.

En attendant, rajeunissons nos souvenirs.

C'était le 30 novembre 1859. Vous étiez bien jeune encore, trente ans seulement, Mgr de Mazenod, de ses mains exercées à ce ministère, vous élevait au rang des pontifes. Et au soir de ce beau jour il écrivait dans son journal : « Voici encore un des beaux jours de ma vie ! Je viens de consacrer évêque avec l'assistance de MMgrs de Fréjus et de Cérame notre bon, notre vertueux, notre excellent Père Grandin. Il avait été faire son noviciat pour l'épiscopat dans l'horriblement pénible mission des immenses régions glaciales renfermées dans le diocèse de Saint-Boniface, pendant cinq ans d'un travail surhumain. Elu et préconisé depuis deux ans évêque de Satala *in partibus infidelium* et coadjuteur de Saint-Boniface, j'ai dû attendre qu'il eût le temps d'arriver jusqu'à moi pour que je lui impose les mains. C'est un privilège que je me suis réservé et que ne m'a pas contesté notre cher Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface. »

Il y en a comme ça pendant deux pages. N'anticipons pas sur l'histoire ; et puis, si j'écrivais longuement vos louanges, vous déchireriez le compliment en m'accusant d'être un indiscret et de vous faire perdre votre temps. *Absit!*

Vous ne pouvez pas cependant nous défendre de relire nos annales et trouver mauvais que nous fassions écho aux clameurs joyeuses qui vont saluer là-bas votre premier jubilé. Il y a loin de Paris à Saint-Albert. Ne pou-

vant assister à l'office pontifical et prendre place dans la salle du festin — quel festin ! gardons-nous toutefois de le calomnier d'avance — nous nous collons aux portes pour entrevoir par les serrures et pour entendre par les planches mal jointes. Et puis, pour nous dédommager de si mal voir et si mal entendre, à la distance où nous sommes, nous feuilletons les chroniques, toutes pleines de votre souvenir et de votre nom.

Elles parlent longuement de vos voyages. Mais comment vous suivre ? Vous marchez si vite : de Saint-Boniface à Good Hope, du Canada au cercle polaire ; sur les bords de tant de rivières débordées, sur la route lisse et brillante des lacs durcis et congelés ; en raquettes ou sur un traîneau d'où vous guidez des chiens affamés et hargneux ; à tant de stations qui, sur la carte, paraissent être des bourgades peuplées, et qui, vues de près, ne sont qu'un assemblage misérable de quelques huttes enfumées : vous êtes partout et vous passez rapidement, votre itinéraire est comme une traînée de feu qui nous échappe.

Et vos bons sauvages ! Ce sont ces chers déshérités qui, après Dieu, sont les maîtres de votre cœur. Comme vous les aimez et comme nous les aimons, nous aussi, à cause de vous et de la Congrégation qui les a adoptés ! Pour les visiter et les instruire, rien ne vous arrête : ni les frimas, ni les nuits glaciales, ni les campements dans la neige avec des sauvages déguenillés à vos côtés et des chiens sur vos pieds pour chancelière. Et encore si vous pouviez dormir dans ce silence des déserts et sous la rigueur de ce froid pénétrant ; mais non, mille supplices vous torturent, mille invisibles ennemis vous font la guerre. Horace disait d'eux autrefois :

> Mali culices, ranæque palustres
> Avertunt somnos. . . . . (1).

(1) Horace, *Satires*, liv. I, v.

Les cousins importuns — là-bas vous dites les maringouins ; quels affreux petits bourreaux ! — les grenouilles criardes empêchent de fermer l'œil. Ajoutons : les loups qui hurlent. Ah ! Monseigneur, en vous voyant si persécuté, si livré à des souffrances lentes et qui martyrisent sans gloire, toujours heureux malgré cela, à la recherche des âmes, je relis avec délices les pages immortelles de Louis Veuillot consacrées au missionnaire du North-West-Territory. En quelques lignes il a fait votre portrait, il vous a placé à côté de saint Labre ; le mendiant du Colisée et l'*évêque pouilleux* de l'Amérique du Nord sont bien de la même famille : celle des héros et des saints.

Et puis, Monseigneur, pour tout dire en ce jour où tout se dit et se répète : je vous ai vu pleurer.

On dit, en effet, que vous pleurez souvent.

Et, en vérité, je ne puis m'en étonner : les sujets de tristesse ne vous manquent pas, et longue serait la liste de vos déceptions et de vos amères douleurs. Vos Missionnaires dispersés au loin et succombant à la peine, vos sauvages décimés par la famine et la petite vérole, vos caravanes dispendieuses, péniblement organisées et promptement réduites à rien ; vos serviteurs et engagés, aveuglés par les *poudreries* d'hiver, et vos chevaux lourdement harnachés, se refusant à traîner leur charge ; vos beaux ornements, vos objets religieux, dons de la charité européenne, jetés à l'eau et perdus sans ressource dans des marais et au passage de gués dangereux ; votre maison de l'Ile à la Crosse flambant en une nuit d'hiver comme les sarments qui pétillent dans l'âtre ; vos Missionnaires mourant de faim, vos orphelins, vos religieuses sans secours, et vous-même, Monseigneur ! Ah ! faut-il parler de vous ? vous qui vous oubliez toujours pour ne penser qu'aux autres. N'est-ce pas assez de désolations et faut-il attrister votre fête par l'énumération de tant de souffrances ? Et cepen-

dant, je vous vois d'ici et ne puis détacher mon regard de ce missionnaire évêque, traînant la fièvre et ses jambes engourdies par les rhumatismes, dans la boue des neiges fondues et dans le lit des torrents. Qui voudrait croire à la vérité de ce récit : un évêque poussant à la roue pour remettre en mouvement un attelage embourbé, excitant bêtes et gens et parcourant des milles sans fin dans des pays sans routes et sans relais, livré au péril de tous les accidents et de tous les éléments ?

Vous pleurez, Monseigneur; et qui donc ne pleurerait avec vous ? Mais aussi, quand vos sauvages sont rangés autour de vous, et que votre zèle en fait des chrétiens, quelle compensation à vos souffrances ! Des tribus entières vous doivent le salut; vous entrerez en paradis à la tête d'une procession d'abandonnés, recueillis dans votre manteau d'apôtre.

Je n'ai pas énuméré tous vos sujets de larmes. La civilisation qui monte vers vos régions, inaccessibles jusqu'à ce jour, vous inspire de secrètes terreurs. Ces steamboats qui sifflent sur les rivières, ces locomotives dont la fumée assombrit l'horizon, tous ces engins nouveaux dont le bruit se rapproche, vous en avez peur. En vain vous dit-on que les distances s'effacent, que l'apostolat sera plus facile, vous n'êtes pas rassuré. Pour vous, la civilisation, c'est la mort de vos sauvages, mort temporelle et mort spirituelle. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur vous apparaissent comme les colporteurs du vice ; ces machines recèlent de mauvaises doctrines, des journaux, du poison dans leurs flancs. Que vont devenir vos enfants des bois ? L'industrie, le commerce, les intérêts cupides se partageront bientôt leurs dépouilles ; les terres froides seront livrées aux explorateurs hardis ; les sauvages, refoulés dans leurs réserves, s'en iront peu à peu, tribue par tribus, familles par familles; les blancs les

remplaceront et on entendra des blasphèmes là où vous pouviez chanter des cantiques en montagnais et en langue crise. En vérité, il est bien permis de concevoir quelques alarmes à la pensée de cet avenir. L'évêque lutte toujours pour l'âme et la liberté de ses pauvres chrétiens. Ne pouvant refouler l'invasion, il ne cède le terrain que pied à pied et, pressant sur son cœur ses sauvages pourchassés, comme autrefois Las Casas ses Indiens, il dispute ce cher troupeau à l'envahisseur, demandant à mourir avec ceux qu'il aime.

Voilà ce que nous avons vu et ce que nous savons.

Consolez-vous, apôtre, missionnaire des pauvres. Tout ne sera pas perdu du labeur et des sacrifices passés. Il ne sera pas dit que l'évêque dont la voix retentit dans tant d'églises de France en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi verra s'éteindre le flambeau évangélique dans l'Église lointaine qu'il a fondée. Et le Pontife qui, dans Paris, signa tant de fronts d'enfants du sceau des parfaits chrétiens, qui parla avec tant d'éloquence à ses jeunes auditeurs de la grande capitale du monde civilisé, de leurs petits frères délaissés des pays sauvages, n'aura pas la douleur d'assister à l'agonie de la foi au cœur des chrétientés magnifiques créées par son zèle. Non, Monseigneur, vous ne serez pas frustré de tout gain dans la répartition de l'héritage du père de famille ; vous avez semé dans les larmes, la récolte viendra. Déjà les hommes s'étonnent de ce qu'un apôtre a pu faire, et un gouvernement protestant a rendu hommage aux créations de l'évêque catholique : son estime, sa protection lui sont acquises. Une de ces stations civiles, perdues aux grand'-gardes de la civilisation qui monte, porte le nom du missionnaire de la vérité, et un jour le nom de Grandin sera plus sonore dans l'immense Amérique du Nord que le nom, déjà si français, de Brazzaville au Congo. Les

hommes passent, mais les œuvres et les mérites restent. Vous êtes, évêque de Saint-Albert, du nombre de ceux qui élèvent des constructions durables, au sein des orages et des sociétés qui chancellent : *Æternitati pingo.*

Nous vous envoyons, Monseigneur, nous vos frères et vos contemporains d'Europe, le souhait traditionnel des grands jours : *Ad multos annos.* Notre zèle qui se heurte ici à tant d'obstacles et à tant de sottes mesures, se rallume en nos poitrines aux flammes du vôtre. En vous voyant passer, toujours écrasé de fatigue et toujours debout, nous sentons renaître en nous cette force d'âme virile que l'on trouve au cœur sacré de Jésus et dans la compagnie de ses infatigables hérauts.

Dans la corbeille de vos noces sacerdotales, où les sauvages et les gens des postes et des Forts de la Saskatchewan vont déposer leur modeste offrande : peaux de caribou ou premiers produits d'une terre péniblement remuée, je veux, moi, mettre une pierre précieuse. Ce fut un grand chrétien qui me la confia il y a déjà longtemps ; je l'ai conservée pour le jour où les hommes demanderaient un rubis pour l'enchâsser dans votre couronne d'épines. Un maître dans les lettres, à qui l'Académie française n'a pas ouvert ses portes, mais à qui l'histoire donne déjà l'immortalité, Louis Veuillot, m'écrivait, à la date du 15 janvier 1868 : « Quel bel évêque vous avez dans les glaces ! C'est bien lui qui fait comprendre que le froid brûle ! »

Cette phrase sent son grand homme ; pour ne rien dire de vulgaire qui en dépare la beauté, je m'arrête ici, Monseigneur, et je baise vos mains et vos pieds d'apôtre avec un respect tout fraternel.
